

Dead bodies (Prière III)

René Lapierre

Volume 38, Number 1 (223), February 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32383ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1996). Dead bodies (Prière III). *Liberté*, 38(1), 70–80.

POÉSIE

RENÉ LAPIERRE

DEAD BODIES (Prière III) *

*and maybe that is all I have
and maybe this is a cry for help
I do not want this
I do not want this
I do not want this
I do not want this*

Nine inch nails

*Quand je n'ai plus de force pour lutter
contre ma terreur, c'est dans ce lieu
que tout mon être échoue.*

Linda Riffon

Je n'en peux plus.

Je n'entends plus, ne parle plus, ne marche plus, ne bouge plus. Je ne veux plus rien être, rien sentir. Mort. Je dis que je suis mort. Mais je ne veux pas mentir ; ça survit, ça gémit, ça hurle, ça n'arrête pas.

* Cette chronique, de même que celle des trois numéros précédents, se situe dans le prolongement de deux articles publiés antérieurement : « Le philosophe punk », *Liberté* n° 217, et « Prière », *Liberté* n° 216.

Je ne sais plus où aller sinon *là-bas* ; dans la lumière du monde où je ne suis plus, dans l'ombre du sentier où je n'ai pas marché.

Impossible. Ce lieu n'existe pas, cette page n'existe pas : cette page est une plaine rase, un désespoir, une peine d'amour, un parfum de putain : une étreinte noire une colère morte une asphyxie un testament.

Je n'en peux plus.

Maintenant regardez bien, je vais casser.

*

J'ai cinq ans. Il neige. Quelqu'un m'écrase une pelle de tôle dans la face ; je ne dis rien, c'est comme ça. Des raisons que je ne connais pas. Le nez me coule, ça goûte le sang, le sel. Je ne comprends pas, ce doit être pour jouer. Un jeu très grave, un jeu de fou. À un moment donné je dis *arrête*, je dis *non* mais pas bien fort ; ça continue. Je ne comprends pas mais je laisse aller, je suis lent, je n'aime pas faire de la peine. Ça goûte le sang, le fer ; les oreilles me tintent, je ne bouge pas, je ne dis plus rien. Ça n'arrête pas. Coupez.

I

Porno

On a coupé. Mais ça n'arrête toujours pas. Je veux crier, je ne crie pas. Je veux partir, je suis perdu, je pleure.

J'ai quinze ans. Au cinéma la scène, tournée dans une sorte de gymnase, montre une femme en compagnie de trois employés venus réparer un appareil d'exercice. Blonde, maillot stretch, collants noirs ; l'instant d'après vous la voyez à genoux, nue jusqu'à la taille. *Fed up*. Gavée. Les mots les plus horribles. Les autres sont restés debout, ça n'en finira pas. *Non, arrête*.

Du sperme sur les seins, dans la bouche, dans les cheveux. Imaginez à la place une autre femme et d'autres hommes, ça ne fera aucune différence ; leurs gestes porteront les vôtres. Désormais vous serez comme eux, interchangeables dans les rôles que vous octroie la scène : n'importe qui, n'importe quel visage dans le miroir de votre dévoration.

Non. S'il te plaît. Non.

À quoi ça sert ? Vous dites non et vous êtes barrée, fichue, foutue. (...)

Mais vous dites non. Et ça ne sert à rien. La peau endure. Le cœur, bloc de glace fendu, fond de honte. Le JE est à l'horizontale.

(Linda Riffon, « Si tu étais le pilote... »)

Je voudrais dire non ; je ne peux pas, ça continue. Et d'ailleurs est-ce que je veux vraiment ? J'ai trente ans, j'ai quarante ans ; je ne sais plus. Ça me fait mal, alors j'essaie de ne pas entendre, de ne plus sentir. L'actrice aussi finira par dire non. Le scénario restera sourd, décidera que non c'est oui, que c'est encore plus fort, plus défendu, plus cher quand ça dit non. Vous, quel âge avez-vous ?

Danseuses. *Party line*. L'échange de nuit. *Click with someone*. « Comment ne pas flancher, ne pas être faible, ne pas s'abandonner à cela même que nous nous interdisons ? » (Suzanne Lafontaine, « Résistance/*opting-out* »). Coupez. Je suis un possédé, et j'aspire au repos. Qu'est-ce qui fait donc si mal, qu'est-ce qui ne va pas ? Rien. Ça va tout seul, ça va sans moi, ça va même malgré vous ; *over your dead body*. Mort. Vous croyez que vous êtes mort. Vous regardez la chose, fasciné :

vous dites ce doit être un jeu. Oui, ce doit être ça. *Je t'en prie, pardonne-moi.*

Mais l'idée ne tient pas, ce n'est pas encore assez. Ce n'est jamais assez, la scène exige toujours plus de vous, vous impose de plus en plus crûment la règle du désir, finalement réduit à une supplication horrible. Oui, encore. Oh, encore : *give it to me, let it go. Shoot it straight. «I am the pusher I'm a whore/I am the need you have for more»* (Nine inch nails). Un jeu. À votre corps défendant, n'importe : la force énorme du mensonge.

À partir de ce moment personne n'aura plus *raison* : il n'y aura plus en jeu que des images, des arrogances du pouvoir et de la prétention au droit : tantôt plus cyniques, tantôt plus troublantes. Mais le droit n'est pas une justice, et la loi dont il s'agit ignore l'équité. Les solutions qui restent ne sont évidemment pas des solutions mais bien des conséquences. Opulence ou pauvreté ; possession ou soumission.

La pauvreté de notre siècle ne ressemble à aucune autre. (...) L'économie de consommation du vingtième siècle est la première culture dans laquelle le mendiant ne signifie rien.

(Immanuel Wallenstein, in John Berger, *Calling out*)

Rôles sexuels, politique des genres et inégalité des biens ne font en somme que mimer dans les rapports aux objets les rapports entre les êtres : mimer d'une façon terriblement conséquente, en affectant même parfois de *faire semblant de jouer*. Céder, tomber, faillir : cet abandon comme seule parole désormais, et comme unique dévotion. *Ceci est mon corps* : faites-en ce que vous voudrez.

La sainte espèce de la consommation n'est plus dans le produit mais dans la *sommation* ; elle ne consiste pas tant à inciter qu'à faire *obéir*. À inspirer au-delà de tous les produits et de toutes les réclames un désir de soumission aux objets. La beauté de la chose ne réside alors pas dans votre consentement mais dans votre dépendance. Je dis non mais ça n'arrête pas ; je dis *non* mais pour tout le monde ça veut dire *oui, encore, je t'en prie*. Et ce n'est jamais assez ; votre satiété aura beau se transformer un jour en écœurement, la morale du produit n'en sera pas satisfaite pour autant. Sa suffisance grandira sans cesse, au fur et à mesure que croîtra votre déception, votre désarroi, votre refus de consommer. *Non, non, non*. Bien entendu ça ne suffit pas, c'est même plus drôle quand ça résiste un peu. Plus sportif. Comme l'achigan, se vantent les pêcheurs. Mais l'achigan ne fait pas de sport ; il a mal, il se débat. Veut s'en aller. Voudrait mourir. *Pardonne-moi*.

Au bout du compte la merveille des merveilles ne sera plus que vous vous soumettiez, mais que vous assimiliez amoureusement le *geste même de votre soumission*. Vous partirez pour l'enfer contents, réservations et cartes de crédit en main. Vos enfants feront des crises pour une gomme baloune, un Nintendo, une planche à ski ou des Power Rangers ; vous-mêmes aurez envie d'un peu n'importe quoi, autos, voyages, restos, forfaits vacances à corps perdu, jusqu'à l'aplatissement le plus complet, la reddition la plus finie. La corde, la moelle, le fond, n'importe ; vous enfournerez tout, vous exhiberez tout, vous vous livrerez à votre sort en suppliant qu'il veuille encore de vous, que vous soyez assez bien pour lui, assez riche pour lui, assez galvanisé par ce qu'il vous promet à mesure qu'il vous le soutire. Possédés. *Fucked up*.

Et quand vous en aurez assez ? Ça ne suffira pas encore. Ça recommencera. La publicité l'assure : « *Vous ne pourrez plus vous en passer* ». La réussite ultime, dans la logique de la persuasion qui se déploie autour de nous, c'est le spectacle de la reddition : cela même qui résistait la seconde d'avant, et qui maintenant finit par consentir : cassé, tombé, réduit, soldé. Métaphores marchandes, mais surtout images de vénerie : tomber une fille, tomber en amour, draguer, cruiser. « *Ouvrez grand et dites... Ahhhhh* » (Camionnettes Dodge Ram).

Difficile d'être plus explicite. Vous allez y passer, sacré nom de Dieu. Votre billet. À genoux. Ouvrez encore ; là. On ne vous fera pas de mal. On prendra soin de vous : « *No ifs, ands, or squishy butts [sic] about it (...)* *We've covered everything from top to bottom* » (British Airways).

II

Fétiches

Je n'en peux plus. Je ne veux plus rien entendre.

Et moins je veux entendre plus le bruit est fort. Cris d'amour détournés, forcés, pleins de douleur et pleins d'effroi ; tordus, au sens exact du mot *pervers*, dans un émoi qui n'est plus que le triomphe du consommable. Plaisir retourné en possession, en rage de soumettre et même d'être soumis. Donner n'est plus possible, quelqu'un vous ravira même ce don, faisant de lui une lâcheté, une reddition. Captation de l'offrande, abduction de tout l'être qui se trouve fétichisé, chosifié, pris à revers par la sujétion même du corps : tatoué, poinçonné, perforé, exhibé, anorexique, boulimique, mutilé. *Body piercing*. *Body shaving*. *Body painting*. *Slave training*. *Fetish night*. Du bruit. Du show. Je n'en peux plus. *Pardonne-moi*.

L'argent et le délire de l'argent parlent plus fort que tout. Cruising bars, talons aiguilles, conduite suicide : kamikazes de vous-mêmes. L'ego percute l'être et le défonce à coups d'images, resplendissant de majesté dans l'affichage du corps perdu, du désarroi, du désamour. Si la liberté n'est plus qu'une effronterie, alors la vérité consiste à dire de vrais mensonges. Mentez. C'est la meilleure façon de tout cacher, de dissimuler la honte même. La censure a-t-elle une autre fin ? Sa fonction ne relève même plus d'une morale, elle consiste simplement à *isoler dans l'obscène* ce qui fait le plus mal, ce qu'il ne faudrait surtout pas connecter à la vie parce qu'autrement la morale deviendrait un courage.

La censure devient par voie de conséquence la condition même de l'ordure, sa lâcheté, son vice : un pourrissement de la vérité. CENSURÉ. Il suffit on le sait bien de coller ce mot sur une photo, sur un visage, ou même sur une boîte de carton vide pour que ça *fonctionne*, pour qu'aussitôt ça porte atteinte, perfore, défonce, emporte le morceau : « CENSURÉ : Ne lisez surtout pas cette annonce ». Ou l'inverse, plus grossier encore : « SEXE : maintenant que nous avons votre attention... » Tout, exactement, devenant le contraire de tout. La censure la plus efficace est précisément devenue celle qui ne recouvre rien, ou plutôt qui *cache fictivement*, dissimulant ainsi la vérité de son propre mensonge.

Regardez encore, ouvrez grand. Valeur et vérité de rien : vous êtes là à désirer ce qui en fin de compte aura raison de vous. Collars. Bondage. Chastity devices. « Very dominant F looking for very submissive M. — 23095. » Supplique de votre défaite, et scène nue de votre abolition ; accomplissement de nul désir, grâce de nul objet. « Son propre silence et prier, que le souffle descende une fois pour toutes disperser ses lambeaux dans la lande échevelée (...) » (Paul Bélanger, « Cahier

de l'aveugle »). Retournement de votre souffle en spectre de vous-même, de votre possession en perdition ; un jour vous souhaiterez mourir, et n'y arriverez plus. *Sorry. Try again.*

L'immoralité de la morale, ce ne doit donc pas être un refus d'admettre que la souffrance existe, ou qu'elle existe pour rien, mais plutôt une incapacité de le reconnaître en dehors des garanties d'une vérité qui ne serait qu'une assurance, et qui reposerait sur une certitude. La vérité, tout probablement, ne se repose pas. Elle n'est pas uniquement une chose vraie, elle vit, elle se déplace elle ne s'arrête pas. Elle refuse d'être une évidence, c'est peut-être pourquoi la liberté lui serait indispensable.

Je ne peux pas aller plus bas, je ne peux plus descendre. J'ai la gorge nouée, la bouche pleine de sel ; mon âme est toute nue. *Je voudrais être ton sang, ta peau, tes mains, pardonne-moi. Je ne sais plus ce que je dis et je le dis quand même.* Je ne sais plus m'arrêter. Je dis *non*, ça continue de faire mal, de crier, de descendre. Alors tant pis, je veux descendre. Descendre davantage, tomber au fond. Et même tomber ne suffit pas ; il faut s'arracher aux choses, décomprendre, cesser de retenir et de vouloir. « Les limites de notre savoir prudent abolies par l'angoisse. Pour posséder cette force : l'âme doit être seule, et se taire » (Linda Riffon, « *Compañeros* »).

Retourner les possessions vers la terre, leur ordonner le bas. Ordonner, non ; les supplier plutôt de se taire. Laisser aller ; de toute ma lourdeur, de toute ma lenteur. Laisser descendre, laisser tomber. Abandonner, pauvre de cette pauvreté qui vient à la rencontre de mon indigence et lui inspire l'unique vœu auquel elle aura droit : descendre, descendre, descendre. Passer le point où ça résiste, où ça s'obstine, où ça souffre et où ça jouit. Pas seulement dormir, pas seulement mourir, se défoncer. Aller au point où rien n'importe plus. Où

ça fait mal par habitude, où ça fait mal tout seul, sans déranger personne. « *You love it, don't you ? Say it again. Talk dirty to me. — Shut up, fuck me hard.* »

Par terre, tout autour, traînent des cartons de cigarettes, de l'argent, des papiers gras ; à l'écran ça continue de cafouiller. « *I want to know everything/I want to be everywhere/I want to fuck everyone in the world* » (Nine inch nails). Si le Christ était une femme, Dieu produirait des films pornos.

Je dis *non*, je dis *assez*, je *n'en peux plus*. Ce n'est même pas la nuit, il n'y a pas d'écran, cela n'est pas du cinéma. Tout a lieu maintenant, en plein jour ; *in your face. Now, take it deep*. Ça n'arrête plus, vous ne sentez plus rien. Allez-vous perdre connaissance ? Même pas. Seulement tomber. *Dis-moi la vérité. Fais-moi tout ce que tu veux mais je t'en prie, dis-moi la vérité.*

III

Slaves

*J'ai la gorge nouée, la bouche pleine de sel
et mon âme est toute nue.*

*Je voudrais être ton sang, ta peau, tes mains
pardonne-moi.*

*Je ne sais plus ce que je dis
et je le dis quand même
je ne sais plus m'arrêter.*

*Je t'en supplie
écoute-moi.*

*Les plus pauvres mots
de mon amour
la terre et l'eau de mon repos
écoute-les.*

*Je n'en peux plus
je veux tomber
passer le point où ça résiste
tomber, oh seulement
tomber.*

*Maintenant mon amour dis-moi la vérité.
Tout ce que tu voudras mais je t'en prie
dis-moi la vérité.*

*

Rien qu'elle, la vérité. Où serait-elle donc allée ?

*Je ne sais pas encore souffrir comme il faudrait
et cette grande nuit me fait peur ;
mais si c'est là ta nuit, qu'elle me soit pesante,
qu'elle m'écrase*

*que toute ta main soit sur moi
et que je me perde en toi dans un cri.*

(Rilke, *Le Livre de la pauvreté et de la mort*)

Elle se cacherait comme d'habitude du côté de la nuit, qui n'est pas aveuglement mais illumination. Se trouverait non seulement dans ce qui fait mal, mais dans ce qui me permet de dédoubler la souffrance, de la multiplier. Elle ne serait même pas à l'opposé du mensonge, mais à l'opposé du *faux*. À l'antipode, on y revient, de la chose vraie, dans la mesure où cette chose-là ne serait qu'une *véracité*, une congruence ou une complaisance du réel.

Ne pas mentir ce n'est pas seulement tout dire, c'est également ne pas s'arrêter là. Descendre. Aller de plus en plus en bas des choses, en bas des mots, là où la

vérité cesse d'être la possession de quelqu'un, cesse d'être une humiliation pour devenir humilité, acquiescement de tout l'être à ce que nul ne pourra plus jamais prendre, posséder, tromper. Vérité de nul objet, et liberté du vide. Décence du refus, patience de tomber ; d'aller en bas, plus bas encore. Punk. Là où rien ne se contrôle plus.

Pas même le désir, pas même la souffrance, pas même la mort ; là où vous-même ne posséderez plus rien, ne vous posséderez plus.

Au loin le ciel pâlit doucement, le jour se lèvera bientôt.

*Vous êtes seul, vous êtes vide. Que vous reste-t-il donc ?
De la neige, du feu, ce bout de sentier qui ne mène nulle
part, l'écorce jaune des bouleaux. Plus rien qui vous
distingue, rien qui vous retienne désormais.*

*Quelque temps encore et vous ne serez plus que bois,
cendre, fumée.*

*Alors votre âme s'éteindra sous le ciel bas, dans l'ac-
calmie de la lumière.*